

L'HERITIER DU TEMPS

Philippe Fuentes

Philippe Fuentes

L'Héritier du Temps

© Philippe Fuentes, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3949-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes petits-enfants.

*« La distinction entre le passé, le présent, le futur
n'est qu'une illusion, aussi tenace soit-elle. »
Albert Einstein*

Note de l'auteur

Au cours de mon existence, j'ai commis des erreurs. Cela m'a coûté quelques blessures. Ces cicatrices polies par les années ne se sont jamais vraiment effacées.

J'ai tracé mon chemin. Je me suis encombré de complexes et de défauts. De ces obstacles, j'en suis sorti différent. Devenant cet autre, j'ai eu le sentiment étrange de me rapprocher de moi-même.

Ensuite, le monde a ébranlé mes certitudes. Mon cœur m'a joué des tours. Mes sens m'ont menti. Je n'ai approché que de très loin certaines vérités. Certes, j'avais du temps devant moi pour apprendre. Maintenant il est derrière. Quelle importance.

Tout cela peut sembler confus mais c'est le propre de l'existence que de faire sombrer dans le chaos ceux qui ont l'audace de la traverser. Quel sens donner à sa vie dans ce télescopage de mille événements fruits de l'imprévisible ? Un seul mais je devance mon récit.

J'ai souhaité apporter une précision cruciale pour limiter l'impact de ce que contient ce roman : aucun de mes fils, ni Alexandre, ni Raphaël, ne doit lire ces pages avant ma disparition. Il en va de leur avenir et de celui de leur descendance. S'ils venaient à prendre connaissance du secret caché dans ce livre, je n'ose pas imaginer les conséquences désastreuses.

Ceci dit, un écrit ne laisse jamais totalement intacte la pensée de celui qui le lit. Il en reste toujours une trace à la surface de l'âme, un repère à la croisée des temps qui peut, le jour venu, se révéler être un tournant.

J'ai pris suffisamment de précautions comme cela. C'est le moment de débiter mon histoire. Il ne me reste plus qu'à faire un vœu soufflé par le poète :

« Ô temps, suspends ton vol ! »

CHAPITRE 1

Je regarde ma main. Elle tremble. Je la maudis. Elle est encore en train de se jouer de moi. Elle s'obstine à me montrer qui je suis. J'attrape le volant et je serre de toutes mes forces pour que cela cesse. Aussitôt ma respiration se fait plus rapide. Un démon me possède et tente de prendre le contrôle de mon être. Je le connais bien. Il me rend visite souvent. Je le hais pour ce qu'il fait de moi.

Je suis seul dans cette voiture, garée à quelques mètres de la maison de famille. De nombreux autres véhicules stationnent devant la clôture. Je suis donc un des derniers à arriver, ce qui implique que la plupart des membres de ma famille sont déjà présents. Je vais devoir affronter cette foule.

Ma main reprend son mouvement de métronome fou sans mon consentement.

Estéban, reprends-toi. Tu n'as pas le choix. Tu dois entrer.

Ce conseiller imaginaire appuie précisément là où cela fait mal. Il souligne l'absence de mon libre arbitre. Les coutumes font loi. La vie sociale ne se négocie pas.

Je sors du véhicule et décide d'enfouir ma main virevoltante dans ma poche. Cela me donne un air décontracté, déplacé en de telles circonstances. Mais je n'ai pas le choix.

Je traverse le jardin et les chênes aux branches nues me jettent un regard sombre. Je soupire et frappe à la porte. J'entends la cacophonie des voix à l'intérieur de la maison. Je cogne à nouveau et j'attends de longues secondes, laissant le ridicule de la situation embuer mes pensées.

Une énième notification vibre dans ma poche. Il est inutile de regarder mon portable. Cela doit être le septième message de la même personne, depuis ma descente de train de la gare de Bordeaux.

Je finis par appuyer sur la poignée de la porte et par entrer dans l'immense vestibule où trône un billard américain. Je croise quelques personnes et me dirige lentement vers le salon. J'approche un groupe de convives dont un des visages me semble familier. Je lâche un « Bonjour » qui se perd dans le brouhaha des conversations. Aucun d'entre eux ne s'est tourné vers moi. Ma voix étouffée n'a fait réagir personne. Je suis planté là à côté de gens qui m'ignorent et je feins d'écouter leur conversation, tentant de me donner une contenance.

Mon conseiller spécial en profite pour prendre le contrôle de mes pensées.

Est-ce ainsi que vous honorez la mémoire d'un homme ? Vous bavassez sur vos mornes existences de peur de prendre conscience de votre finitude. Oui, un

homme est mort et oui, il a habité cette maison. Il y a vécu des moments heureux et des drames douloureux. Nous sommes ici en sa mémoire, non pour nous glorifier d'être encore vivants mais pour admirer cet être qui nous a quittés. Pleurez-le. Redonnez des couleurs à ses vieux jours mais ne faites pas semblant d'être attristés en même temps que vous évoquez vos derniers projets. C'est un instant de dignité et de respect de ce que fut un homme. N'avez-vous pas le cœur à penser pour une fois à autre chose qu'à...

— Estéban ! Comme tu as grandi, je ne t'avais pas vu depuis des années ?

Je me tourne et découvre une femme d'une soixantaine d'années au maquillage soutenu et à la robe noire qui a le plus grand mal à épouser les courbes généreuses de sa propriétaire. Je redoute le moment où elle posera la question synonyme de torture. Elle enchaîne :

— Tu te souviens de moi, mon petit ?

J'attends un instant que mon cerveau veuille bien se remettre à fonctionner normalement. Mais je sais par expérience que, dans ce type de conversation, je ne peux rien attendre de lui. Alors je plonge dans le piège qui m'est tendu et je réponds :

— Bien sûr.

Elle a évidemment noté mon hésitation et elle poursuit en ayant pitié de moi :

— Je suis ta grande tante, du côté de ton père, Clara.

Je ne peux pas m'empêcher de faire le soupir tant attendu et de réciter mon texte :

— Mais oui, bien sûr, tante Clara.

Et quitte à boire le calice jusqu'à la lie, j'appuie mon propos d'un sourire stupide.

— Tu te rappelles de mon mari, Paul ?

Je serre la main d'un vieux monsieur bedonnant, arborant une moustache et un regard perçant. Sa petite taille l'invite à relever le menton pour se donner une prestance. De cette fausse altitude, il me lance :

— Comment allez-vous, jeune homme ?

Je ne fais pas l'effort de réfléchir et je réponds du tac au tac :

— Bien, très bien. Et vous ?

— Ah bon. Je m'attendais à ce que vous soyez peut-être un peu affecté par la mort de votre grand-père.

Je prends de plein fouet la gifre verbale de mon interlocuteur satisfait de son effet. J'entends ma voix prononcer des onomatopées qui ont pour résultat de monter d'un cran ma gêne.

Mon téléphone vibre encore dans ma veste et j'en profite pour m'excuser et fuir. De nouveau dans le vestibule, je m'approche d'une porte-fenêtre, cherchant à m'isoler. Je décroche et je n'ai pas le temps de prononcer un mot :

— Tu sais que c'est la huitième fois que je t'appelle. Tu aurais pu me prévenir que tu étais bien arrivé. Tu sais que je suis inquiète quand tu ne me réponds pas. Mais comme d'habitude, tu ne dis rien. Je suis ta compagne, Estéban. Est-ce qu'au moins tu t'en souviens ? Je t'appelle pour la livraison de mon colis. Tu sais, le diffuseur d'essence japonais que je me suis acheté. Je croyais que je devais le recevoir aujourd'hui et puis j'ai voulu vérifier mais c'est avec ton compte qu'on a fait la commande. Donc c'est toi qui as reçu le mail de confirmation avec la date. Enfin, comme tu ne répondais pas à mes appels, j'ai fini par accéder à ta messagerie pour vérifier par moi-même et en fait c'est demain. Donc je me suis fait du souci pour rien. Bon, ce n'est pas très grave si cela n'arrive que demain. Tu n'as rien à me raconter. Tu m'en veux de ne pas t'avoir accompagné ? Tu me connais. Je ne suis pas à l'aise lors d'événements tristes. Cela m'angoisse. Je préfère les moments joyeux. Je te laisse. Tu fais une bise à ta famille. Salut et passe une bonne journée.

Je remets mon portable dans ma veste et tente d'effacer de ma mémoire sa dernière phrase car non, cela ne s'annonce pas comme une bonne journée. J'enterre aujourd'hui mon grand-père et, depuis plusieurs jours, une avalanche de questions emporte tout sur son passage. Avant de me laisser à nouveau ballotté par un flot de pensées toxiques, j'aperçois mon père qui sort de la cuisine.

— Papa ?

Il tourne la tête dans ma direction et je ne reconnais pas son visage. Il est marqué. Ses traits sont creusés. Il a pris un coup de vieux. Ses yeux rougis trahissent une récente émotion qu'il tente de me cacher avec son sourire toujours aussi charmeur.

Il ouvre grand ses bras et m'enlace. Son étreinte est plus longue que d'habitude. Il garde une main posée sur mon épaule et m'interroge :

— Tu viens d'arriver, fiston ?

— Oui, il y a quelques minutes.

— Sharel n'est pas avec toi ?

Sa voix trahit une fausse déception.

— Non, elle avait un gros empêchement.

Mon père n'est pas dupe.

— Ce n'est pas grave. L'important est que tu sois là.

Il s'arrête et reprend en me fixant du regard, ce qu'il fait très rarement :

— C'est très important que tu sois là, aujourd'hui.

Il marque un temps et je suis surpris de son insistance et du ton particulier qu'il a employé. Il dit :

— Ta mère et ton frère sont dans la cuisine. Va les voir. Moi, je dois m'occuper des fleurs.

— Tu as besoin d'aide ?

Sa main glisse de mon épaule à ma nuque. Il appuie dessus et me fait alors son vrai sourire qui m'a toujours tant rassuré :

— C'est gentil, Estéban, mais va plutôt les voir. Ils ont besoin de toi.

Je vois mon père ouvrir la grande porte de l'entrée et se diriger vers la route pour orienter les livreurs. Je pénètre dans la cuisine. Il y a beaucoup de personnes serrées dans ce petit espace. Je me faufile entre plusieurs personnes et trouve ma mère et mon frère en grande discussion. Me voyant, ils s'interrompent et nous nous embrassons. Ma mère me questionne :

— Comment vas-tu, mon chéri ?

— Je suis triste.

— Nous le sommes tous. Il va nous manquer.

Mon frère prend le relais :

— Benjamin est là.

— C'est vrai ?

— Oui. Il a été averti par de vieux amis de Grand-père qui habitent encore sur le bassin. Comme il est au Pyla, ils se connaissent.

— Cela me touche vraiment qu'il soit venu.

Mon frère reprend :

— Et tes autres amis, ils font quoi ?

— Tu sais, Antonio, je n'ai pas beaucoup d'amis, juste des copains. Benjamin est un ancien, un de mon enfance. C'est le seul que j'aie gardé depuis tout ce temps.

Mon frère fait un signe de la tête :

— Quand on parle du loup.

Un jeune homme grand et mince, aux cheveux noirs et hirsutes, se détache dans l'encadrement de la porte de la salle à manger. Son costume froissé semble découvrir ce qu'est la lumière. Il nous aperçoit et nous fait un clin d'œil. Il s'approche maladroitement.

— Bonjour Madame Montès.

— Bonjour Benjamin.

— Je vous envoie... Non, je vous transmets toutes mes condoléances.